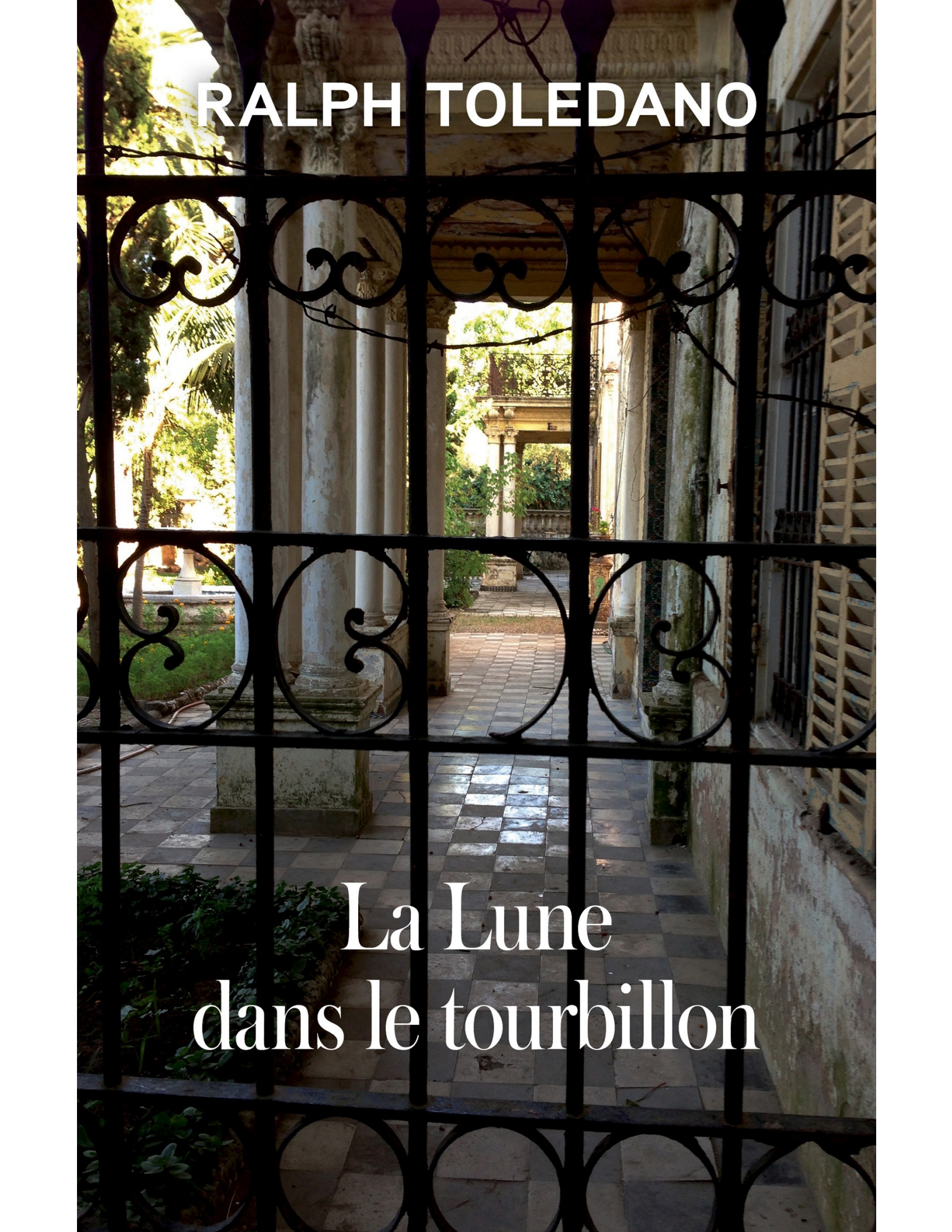




RALPH TOLEDANO

La Lune
dans le tourbillon

Ralph Toledano

La Lune dans le tourbillon

© Ralph Toledano, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9606-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« L'orgueil précède la ruine,
l'arrogance est le signe avant-coureur de la chute »

(Sagesse du roi Salomon, XVI,18).

Boulevard Pasteur

« J'observe une femme dans le miroir. Elle est épaisse, négligée, un peignoir fané sangle sa poitrine ramollie. Comme la frange décousue d'un rideau, le bas de son visage flotte sans contour précis, au gré de ses mouvements las, encombrés. Une rouille embarrasse les ressorts de son corps. Ses yeux taillés en amande apparaissent par éclairs d'émeraude pâlie sous ses paupières tombantes ; ils sont tristes.

« Cette femme, c'est moi, Luna, jadis une beauté, une référence d'allure et de prestige. Je suis née à Tanger dans une famille sépharade dont les aïeux lointains s'illustrèrent dans les études sacrées. Mais depuis longtemps, nous avons versé ce passé aux archives ; nous l'évoquions entre nous, avec un mélange de distance amusée et d'orgueil. À ma naissance, notre réputation sociale ne découlait plus de la sagesse et de la rectitude des juges rabbiniques et dirigeants communautaires de la lignée ; nos charges diplomatiques au service de l'Italie et la fortune qu'elles favorisèrent nous entouraient d'une nouvelle aura, consacrée par l'époque.

« En ce matin de janvier 2007, le reflet dans la glace est celui d'une femme de soixante-dix ans, non seulement vieillie, mais seule, oubliée, presque démunie. Je détaille mon image et le naufrage de ma vie avec une fermeté qui m'étonne. Cette fermeté n'est pas un reste de ma suprématie ; elle m'est venue avec l'adversité. Quand le mirage de la puissance gonflait mes veines, j'étais faible, craintive, superstitieuse, fuyante, exaspérée ; la chute et la précarité suscitent des forces inattendues.

« Assise dans le salon décati de l'appartement de maître, au deuxième étage de l'immeuble bâti par mon grand-père sur le boulevard Pasteur de Tanger, je remonte l'histoire de ma vie et les étapes de l'aventure familiale. Mes réminiscences jaillissent au hasard des humeurs ; elles font écho aux événements du monde, élaborent des connotations, s'illuminent des fulgurances de la mémoire spontanée. Il me semble explorer l'épave d'un paquebot : un escalier fracassé sur la verrière d'une salle de bal aux miroirs brisés me mène à d'autres marches qui s'enfoncent dans la pénombre malodorante d'une salle des

machines ; un éclat de dorure reflète la graisse épaisse et noire d'une turbine ; les pendeloques de cristal d'un lustre pulvérisé s'amalgament aux goudrons de fuel coagulé.

« Si nous parvenons à dominer l'amertume ou la pulsion de mort qu'il nous cause de prime abord, le désastre d'une existence peut atténuer notre ego. Le narcissisme m'abandonne – longtemps je le confondis avec mon essence – ; l'irritation ne m'habite plus. Klaxons, coups de freins, grincements d'essieux montent de la rue, même au cœur de la nuit. Des éclats de voix s'ajoutent aux moteurs : un bar a ouvert l'hiver dernier, au rez-de-chaussée, dans l'ancienne boutique du chemisier qui fournissait jadis les hommes de la famille ; les ivrognes s'y invectivent jusqu'à l'aube dans un fracas de bouteilles brisées. Cette décadence ne m'entame pas.

« Autrefois, le moindre bruit m'écorchait. Je le guettais même, pour être sûre qu'il m'incommoderait, car je vivais dans l'attente anxieuse des égards qui m'étaient dus. La créature exceptionnelle que je pensais être ne devait pas tolérer qu'un scooter trouble la quiétude de son jardin. Quand une porte claquait dans le silence feutré de la maison, j'accusais le personnel, irrespectueux de ma tranquillité, de l'avoir mal fermée. Je n'associais pas la sirène d'une ambulance à une urgence vitale ; interrompant ma sieste, elle était simplement inadmissible.

« Aujourd'hui, ces emportements perpétuels d'autrefois me divertissent et me consternent en même temps. Forgeant souvent leurs prétextes, ma mégalomanie en guettait les occasions et décuplait leurs effets. J'affirmais ainsi ma supériorité sur le monde et mon pouvoir sur la maisonnée. Bouffie d'omnipotence, je me croyais majestueuse.

« Ce matin, pour la première fois, je m'amuse à mes dépens d'avoir été si lamentable. Autodérision, grâce, générosité et compassion sont étrangères aux mythomanes. Longtemps, je confondis suffisance et noblesse. Les signes de puissance étaient mes repères car, éprise de quantité et de prestige, j'ignorais que les vrais trésors sont immatériels.

« La poussière de la ville s'infiltre par les joints des fenêtres vermoulues ; elle se dépose sur la surface des meubles écaillés, imprègne la trame des rideaux effilochés. Cela ne m'indigne pas plus que les taches brunes du plafond, causées par une fuite dans la salle de bains du locataire d'en haut qui refuse d'appeler un plombier. Quand l'immeuble nous appartenait, le gérant l'administrait d'une

autre manière ; grâce à une distance récemment acquise, ce souvenir est exempt de nostalgie. Les soieries élimées des sièges, leurs galons déchirés ou manquants me réjouissent presque car j’y vois les vestiges d’un monde heureusement révolu dont je fus la dupe. Autrefois, ma colère s’en prenait à chaque égratignure sur un meuble, au moindre attentat à la perfection. Un être sublime devait flotter dans l’harmonie. À présent libérée de ces outrages imaginaires, je me demande si je suis seule responsable de mon délire passé.

« Le remords est lourd ; alternativement, il s’appesantit puis cherche des excuses à nos comportements néfastes qu’influences et circonstances expliqueraient, à défaut de les justifier. Ma lâcheté s’atténuant, j’abandonne peu à peu ce stratagème.

« Pourtant, tout le mal que j’ai distillé n’est pas de mon seul fait ; le passé familial planta les germes d’une plante vénéneuse qui a fleuri en moi. Les miens glorifiaient le prestige ; pour ma mère, l’élégance vestimentaire et le raffinement domestique tenaient lieu de religion. Elle m’en inculqua la croyance. Elle feignait d’ignorer l’éthique supérieure, comme on feint la surdité, pour éviter l’examen de conscience. La douceur des jours, les privilèges renouvelés et l’argent masquaient l’impasse où ma parenté s’était fourvoyée. Leur aveuglement sournois les affaiblissait, mais ils l’ignoraient car ils se sentaient puissants.

« Grandie dans l’effondrement spirituel, j’ai cru que la qualité d’un être se limitait à son aspect. Les femmes manucurées, aux vêtements d’un tombé parfait, participaient à la seule existence digne d’attention ; leurs sentiments, désirs, regrets, douleurs et joies composaient la vie véritable. Le troupeau humble de celles qui sont mal fagotées et ne cultivent pas un style – avec ma cousine Liliane, nous les appelions les *grey unwashed masses*, réduites à l’anagramme *gum* –, était une quantité négligeable, une erreur de la création. Dans mes bons jours, j’accordais une compassion amusée à ces disgraciées. La plupart du temps, je les voyais comme d’infimes particules animales interchangeables. Dépourvues d’esthétique et mères d’une descendance insignifiante, elles croupiraient éternellement dans le magma informe où se fondent les êtres exclus de l’histoire. Les mille visages du racisme ne se réduisent pas à une couleur de peau ou à une religion méprisées. Ses aspects les plus féroces portent sur l’extraction sociale et les usages qui s’y assortissent. L’ostracisme est le pire des rejets car nous le pratiquons envers les membres de

notre propre groupe. La méfiance et l'exclusion qu'il suscite nous octroient un éclat supérieur qui farde le mépris et la haine de nous-mêmes.

« Misanthrope, neurasthénique, snob, péremptoire, narcissique, souvent odieuse, je vénérerais mes chiens et dédaignais la majorité des insectes humains. J'aimais aussi les arbres du jardin et les roses anciennes que je commandais en Angleterre.

« J'étais incapable d'identifier la valeur humaine d'un individu, non par mépris de la morale, mais parce que la morale m'était étrangère. Plus tard, mon égocentrisme, stimulé par une éducation complaisante, pulvérisa les ultimes principes conservés par mon entourage.

« Vanité, certitudes, morgue envers presque tous et orgueil affirmé sans pudeur guidèrent ma vie. La satisfaction maniaque de mon confort physique et l'admiration de mon reflet dans le miroir ou dans le regard des autres me définissaient.

« Le néant de nos jours et de nos pensées se dissimule derrière nos obsessions ; les miennes se détachent une à une. J'ai peu de mérite à cela ; banqueroute et solitude me contraignent à la clarté. Des lambeaux de mon arrogance survivent ; je me scrute pour les reconnaître, souhaitant les voir à terre, comme ces fruits desséchés ou pourris que les oiseaux dédaignent. La conscience identifie les maux, au prix de regrets et de déchirements.

« Cette évolution me surprend. L'âge nous rapprochant du saut dans l'inconnu, la fragilité des jours nous purifie. Mais ne souffrant de rien, je ne me sens pas près de mourir. L'étroitesse financière me condamne à une routine maussade dont l'ennui apparent bourgeonne d'intuitions ; désormais, point de dissipations possibles dans les voyages, la vanité vestimentaire, le cyclone de la mondanité.

« Il m'aura fallu descendre soixante-dix ans la pente complaisante de mes désirs et toucher l'abîme des joies fugaces, pour entrevoir sous leur lie le cœur de la vie. Ce cœur est une contrée austère ; aucune pelouse unie n'y masque la vérité. Mais je m'y sens chaque jour plus à mon aise, sinon heureuse.

« Longtemps, j'ai cru qu'une existence réussie se résumait à collectionner les satisfactions, au-delà de la satiété. Je ne mesurais pas le tribut exorbitant que je

versais à l'hédonisme et ne prévoyais pas la dureté de son bilan. L'aventure humaine me paraissait commencer à la naissance et s'achever avec la mort ; chaque minute entre ces deux termes devait exalter la commodité, l'opulence, la beauté et le plaisir. Les leçons de l'histoire ne me concernaient pas car je ne soupçonnais pas qu'il y eut un sens et un but au passage des jours. Dans ma stupide suffisance, l'idée du futur universel me faisait sourire ; il s'adressait aux croyants stupides et aux philosophes irréalistes, exclus du splendide aujourd'hui des privilégiés.

« Bafouer la morale m'a conduite à la pauvreté matérielle. La plus riche héritière de Tanger vit désormais dans la précarité. J'en ris, et de bon cœur. Les naufrages sont providentiels, à condition de les interpréter ; s'ils ne nous tuent pas, ils nous font grandir. Ma raison livre une bataille incessante contre la tristesse, pour transformer ce principe en conviction intime. Imaginons mon insolence couronnée de succès : je m'en serais réjouie comme un écolier qui triche et s'en glorifie. Inconsciente de ma perdition, j'aurais moisi dans un faux triomphe. Mon champ de ruines éclaire d'un jour nouveau les satisfactions apparentes qui m'embrumaient autrefois... L'adversité m'ouvre au ravissement de la clarté. Au temps des victoires apparentes, états d'âme et remords ne m'effleurèrent jamais.

« La banqueroute qui résulta de mes folies m'a coupée du monde car elle m'immobilise et je ne reçois plus personne... Pourtant, je me sens moins seule qu'autrefois, quand de faux amis me couvraient de flatteries qui engraisaient ma prétention.

« D'où vient mon mal ? Le mal existe depuis le meurtre d'Abel par Caïn... Ne pouvant concevoir une réparation, la fuite dans l'oubli devient notre refuge. La fausse histoire que nous inventons pour subsister est un leurre qui nous laissera désemparés. Les générations au succès apparent effacent les douleurs du passé ; elles détruisent les spectres encombrants mais aussi le moteur spirituel et créatif qui est à l'origine de nos vies. Notre quête de cohérence s'estompe puis disparaît en silence.

« Ma famille poursuivit l'ambition, l'accumulation et les honneurs, complaisances permises par la société, mais semblables à l'alcool, à la drogue ou au sexe déchaîné. Lassés d'attendre l'accomplissement de leur destin juif, mes aïeux esquivaient ses énigmes. Au début, ce fut sans le vouloir : la protection diplomatique et l'argent apaisaient l'angoisse atavique d'un peuple sans terre.

Par étapes, ces garanties leur parurent évidentes. Leur appétit grandit et, une fois comblé, il favorisa leur insolence.

« Je sais maintenant que notre existence est une particule du fleuve qui nous précède et nous suit. Elle jaillit d'un passé immémorial qui remonte à la genèse du monde. Non entravé, le fleuve coule dans un renouveau perpétuel ; l'énergie et le sens l'abandonnent quand on le fragmente, l'interrompt, ou le dévie. Comment alors retrouver l'estuaire ? Je combats la suffisance, m'attelle à combler mon ignorance spirituelle – vaste entreprise –, refuse la résignation et le faux confort des dogmes.

« Chaque jour germent en moi des embryons de perception. Mes intuitions sont progressives, comme toute métamorphose sincère. Séismes et raz de marée modifient les continents, tout comme l'Histoire transforme les individus et les civilisations. La création est mobile ; sans cesse renouvelée, elle transfigure par touches imperceptibles la faune et la flore. Les ères tertiaire et quaternaire se déroulèrent sur des millénaires ; il en va sûrement de même pour l'individu qui traverse les chapitres de sa vie, à la différence que son entendement s'étale sur le temps bref qui lui est octroyé. Or, les générations se fondent en chacun de nous, avec leur mélange de grandeur et de petitesse, de lumières et d'erreurs, de fulgurances et d'opacités, d'équations et de solutions. De sorte que malgré la brièveté de ses jours, chaque homme est un continent, une planète, un géant immortel, une fraction d'éternité et d'infini. Luttant contre le culte de ma personnalité, je crois à présent que l'acceptation d'être un maillon nous invite à l'immense et à l'universel.

« Par paliers, je cesse de m'idolâtrer. Associée à la lignée qui me précède, j'aimerais racheter ses erreurs et guérir leurs effets. Mon projet démesuré m'apparaît tantôt possible, tantôt illusoire, selon mon humeur. En les dédiant à la clarté, mon orgueil et ma volonté de puissance deviendraient honorables ; mon rêve nouveau surpasse de loin celui que je concentrais sur ma beauté, mon prestige, ma séduction et mon élégance. Ce pari est aléatoire, mais le seul fait de le concevoir dégage une énergie dont je sens qu'elle me régénère.

« Qu'importent le calendrier, les minutes, les heures, car le temps quantifiable est une convention. La Bible déroule la création en six jours et les